

ANDRÉ BERNAND

SUR LE “MARBRE” DU PHARE D’ALEXANDRIE

aus: Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 118 (1997) 131–138

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn

SUR LE “MARBRE” DU PHARE D’ALEXANDRIE

Le colloque international qui s’est tenu dans la salle des congrès, à Alexandrie, du 7 au 12 Avril 1997, sous l’appellation “International Workshop on Submarine Archaeology” et sous l’égide de l’Université d’Alexandrie, de l’Unesco, de différents “sponsors” tels que la Fondation Hilti et l’Institut Européen d’Archéologie Sous-Marine, a permis à de nombreux savants égyptiens (archéologues, égyptologues, hellénistes, océanographes, géologues, géographes, urbanistes, juristes etc.) de faire le point sur les recherches menées dans la baie d’Alexandrie et dans la rade d’Aboukir, sur la modification du niveau de la mer, de la côte du delta, des terres cultivées, sur les problèmes posés par les courants marins et par la pollution des eaux, sur la conservation des monuments provenant des zones du fort Quaitbey et de la zone des Palais, cette dernière étant particulièrement prometteuse. Une masse d’informations ainsi diffusées et discutées scientifiquement m’a ouvert des voies pour compléter mon article sur “Les veilleurs du Phare” (*Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 113, 1996). Au moment où mon petit livre sur “*Alexandrie la Grande*” est réédité en livre de poche, dans la *Collection Pluriel*, aux éditions Hachette Littératures, je suis donc amené à apporter quelques compléments ou corrections à ce livre de vulgarisation paru naguère en 1966.

Sur deux points principaux il me paraît qu’une réflexion s’impose: De quel matériau était fait le Phare d’Alexandrie? Quel était le profil de ce monument classé comme la septième merveille du monde? Que pouvons nous donc attendre des fouilles sous-marines? Il convient en effet de ne pas laisser se répandre dans le monde des archéologues ou historiens, ni dans les esprits des honnêtes gens curieux du passé d’Alexandrie, des énormités qui ont été publiées dans deux brochures, l’une appelée *Alexandria, the sunken city*, à Londres, chez Weidenfeld and Nicolson, l’autre nommée *Alexandrie, septième merveille du monde*, à Paris chez Robert Laffont, en 1996. Les deux ouvrages sont signés William La Riche, les photographies (très utiles pour une entreprise de travaux publics) étant de Stéphane Compoint. Les deux livres, malgré leurs titres différents, présentent le même texte et la même illustration.

En France, et peut-être ailleurs, un matraquage médiatique sans précédent, par voie de presse, d’interview à la télévision, de conférences renouvelées, ne nous a rien appris de plus que ce que nous savions sur le Phare. Cette campagne, il faut oser le dire, entraîne l’archéologie dans des voies de perdition: la notion extraordinaire de “redécouverte” du Phare (dont on sait depuis quinze siècles qu’il est au fond des eaux alexandrines), les pétitions de principes affirmant sans preuve que le port est plein de “merveilles” et de “trésors” (alors que les blocs, le plus souvent informes, qui ont été repêchés, sous l’oeil à la fois intéressé et sceptique du Président de la République française, n’ont aucun rapport avec le Phare), le recours à l’archéologie médiatique (sollicitée par celui même qui se déclare victime des médias), sont de graves menaces pesant sur les fouilles sous-marines, dont les plus précises et les plus prometteuses, celles menées dans le quartier des palais, dans le port oriental, sont passées sous silence au nom d’une orthodoxie archéologique des plus contestables. Un égyptologue de renom, Pascal Vernus, directeur de recherche au CNRS, dans son rapport de conjoncture au CNRS, cette année, a employé à juste titre, pour qualifier ces manigances et ces manipulations, les termes de calembredaines et de fariboles. Nous y ajouterions volontiers ceux de balivernes, de bavardages, de bévues et de battage publicitaire. Le Phare d’Alexandrie mérite des études plus sérieuses et plus modestes.

I. De quel matériau était fait le Phare d’Alexandrie?

En apparence la réponse nous est donné par le texte de Strabon (C XVII, 791) que nous avons reproduit dans notre article sur “Les veilleurs du Phare”. Strabon nous dit que le Phare était “une tour à plusieurs

étages, admirablement construite en marbre blanc” (λευκοῦ λίθου). Ce qui, pour Strabon, justifie cet adverbe “admirablement”, c’était la situation du monument, “sur un rocher entouré d’eau de toutes parts”, la hauteur de cette tour “à plusieurs étages”, le matériau utilisé, “la pierre blanche”, nous dit le grec, ce que Letronne traduit par “marbre blanc”. Le témoignage de Strabon est absolument capital, car il est le seul à avoir vu, de ses yeux vu, le Phare, en 25 avant J.C. et son ami le préfet d’Égypte Aelius Gallus, pouvait lui donner toutes les informations nécessaires. En outre, toute la *Géographie* de Strabon témoigne d’un sens aigu de l’observation et d’un souci de l’exactitude.

D’après le dictionnaire étymologique de Pierre Chantraine, λίθος, nom masculin généralement, parfois féminin sous l’influence peut-être de πέτρα (roche, rocher) est employé, chez Homère, pour désigner les pierres que lancent les guerriers, mais aussi pour désigner la pierre comme matière, notamment pour la construction, et dans certains cas désigne le marbre, pierre fréquente en pays grec. En épigraphie grecque, la formule “ἀναγραφῆναι εἰς στήλην λιθινήν”, c’est à dire “être gravé sur une stèle de pierre”, signifie le plus souvent “être gravé sur une stèle de marbre”. Parfois, mais beaucoup moins souvent, il s’agit d’une stèle de calcaire, matériau de formation géologique comparable au marbre, pierre n’existant pas dans tous les pays, notamment en Égypte. Au contraire des pierres tendres que sont le marbre et le calcaire, les pierres “dures”, comme le granit ou le basalte, sont qualifiées de “σκληρός”. C’est le cas, par exemple, des statues offertes au stratège Kallimachos, par les prêtres d’Amon-Râ, à Thèbes, sous Cléopâtre VII, le 18 mars 39 a.C., comme l’indique le décret bilingue (démotique et grec) trouvé devant le propylon du temple de Karnak¹, qui prévoit qu’on consacra au stratège “sauveur de la cité”, “trois statues, l’une offerte par les prêtres et en pierre dure (ἐκ σκληροῦ λίθου), deux autres offertes par la cité, l’une de bronze, l’autre pareillement de pierre. Le décret précise (ligne 30), que ce décret doit être transcrit εἰς στήλην λιθινήν, ce qui signifie dans ce cas “sur une stèle de granit”.

Un autre adjectif, στερεός, appliqué à la pierre dite de Rosette² désigne la pierre sur laquelle doit être gravé ce décret, en l’occurrence un basalte, pierre peu banale. Une copie de ce décret, trouvée à Eléphantine, emploie cette même expression pour désigner le grès. Ces trivialités sémantiques nous mettent en garde contre une interprétation trop stricte des vocables employés pour définir les pierres. Ainsi l’adjectif λευκός est-il employé pour désigner un blanc lumineux. On comprend qu’il soit associé au marbre, pierre lumineuse par excellence et fort prisée pour cette qualité, aussi bien dans le domaine épigraphique que dans le domaine architectural. Ce terme a été remplacé en grec démotique par *aspros*, qui désigne une couleur, non un éclat. Etudiant l’emploi des couleurs chez Euripide (dans notre livre *La carte du Tragique*, Paris, CNRS, 1985) nous avons noté (p. 305–307) que le blanc est cher d’abord à Euripide pour sa valeur lumineuse. Le terme s’emploie pour un blanc lumineux. C’est en effet de lumière, non de couleur, mais de valeur, dont se soucie le poète en employant cet adjectif. L’impression chromatique est doublée et même supplantée par une sensation lumineuse. Il est certain que, sous le soleil de la Grèce ou de l’Afrique, le blanc est une lumière avant d’être une couleur. Le marbre, de ce point de vue, est la plus lumineuse des pierres.

Aucun épigraphiste n’ignore qu’il existe un rapport entre le texte gravé sur la pierre et la nature même de la roche qui porte l’inscription. Napoléon Ier lui-même n’ignorait pas que le porphyre était réservé aux empereurs et c’est pourquoi son tombeau, aux Invalides, est fait de cette roche, qui n’est pas rare en Égypte. Pour rester dans le domaine des documents que nous avons évoqué en citant la pierre dite de Rosette et le décret des pierres de Karnak, sur les soixante-sept stèles d’Égypte portant un texte en prose, deux textes seulement (A. Bernand, *La prose sur pierre* n° 23 et 62) sont gravés sur de l’albâtre, cinq sur du basalte (n° 13, 16, 17, 47, 66), sept sur du marbre (n° 1, 4, 7, 50, 51, 60, 61), dix sur du grès (n° 10, 14, 18, 53, 56, 57, 58, 63, 65, 67), onze sur du granit (n° 2, 11, 19, 20, 21, 22, 24, 29, 31, 36, 46), trente deux sur du calcaire (n° 3, 5, 6, 8, 9, 12, 15, 25, 26, 27, 28, 30, 32, 35, 37–45, 48, 49, 52, 54, 55, 59, 64). Cette proportion de stèles en calcaire, nettement supérieure à ce qu’on trouve dans

¹ A. Bernand, *La prose sur pierre*, n° 46, ligne 28.

² *La prose sur pierre*, n° 16, ligne 54.

d’autres régions du monde grec, s’explique évidemment par les opportunités locales. Le calcaire de Tourah ou du Mex, les grès de Nubie, les granits des carrières de l’Est, sont plus faciles à trouver que le marbre, qui n’existe pas en Egypte et qui devait être importé. Ce qui est remarquable, dans ce décompte, c’est que le marbre ne se trouve que dans les villes grecques, c’est à dire à Naucratis, à Alexandrie et à Ptolémaïs. De façon plus générale, quand on se trouve devant une inscription sur marbre dont on ignore la provenance, on est sûr de ne pas se tromper en l’attribuant à l’une de ces trois villes et, en priorité, à Alexandrie. Voilà qui ne facilite pas l’établissement du corpus des inscriptions d’Alexandrie!

Dans le domaine de l’architecture, l’emploi massif du marbre nous étonne aujourd’hui, mais est banal en pays grec. Il est courant d’observer, en Grèce, des cabanes à lapins, des poulaillers, des clôtures en marbre. Grands bâtisseurs, les évergètes ont tenu à utiliser cette pierre noble pour donner plus d’éclat encore aux monuments dont ils décoraient les villes. Pour ne prendre qu’un exemple, proche d’Alexandrie, nous savons par Flavius Josèphe que la ville de Césarée, aujourd’hui en Israël, était riche en bâtiments de marbre.

La comparaison d’Alexandrie avec Césarée (aujourd’hui Sedot Yam, en Israël) est particulièrement éclairante. Comme Alexandrie, dont les racines lointaines sont pharaoniques, l’ancienne Rhakotis ayant été le berceau de la ville, Césarée fut d’abord un port phénicien et au temps des Séleucides elle s’appelait *Stratonis Turrus* ou encore Sébaste. Comme Alexandrie fut occupée par les Macédoniens, Césarée fut conquise en l’an 90 a.C. par le roi asmonien Alexandre Jannée. Elle fut agrandie et embellie par Hérode le Grand, et selon les *Antiquités Judaïques*, 15, 34 la construction de Césarée exigea plus de douze années, se terminant vers 10 ou 9 a.C. Ce laps de temps nous donne une idée de ce que put être la construction d’Alexandrie. Comme Alexandrie d’Egypte prit le nom de son fondateur, Césarée fut ainsi appelée en l’honneur d’Auguste dont le titre était César. Comme Alexandrie, Césarée fut installée sur une côte rectiligne, dépourvue de ports naturels et exposée aux vents. De plus, comme à Alexandrie en certaines saisons, la mer qui la baignait était parfois redoutable. Dans *La guerre des Juifs*, Flavius Josèphe nous donne de précieuses indications sur la fondation de cette ville³.

Des conditions géographiques défavorables, mais une situation stratégique intéressante et un arrière-pays prospère, telles étaient également les conditions d’Alexandrie. De plus l’argent d’Hérode le Grand permettait des constructions luxueuses, de même que les réserves financières accumulées par Kléoménès (gouverneur de l’Egypte après avoir été satrape sous la domination perse, mais homme sans scrupules dont Alexandre et plus tard les Ptolémées apprécèrent l’efficacité) permettaient de voir grand et de ne pas lésiner dans le domaine de l’urbanisme. On en a la preuve dans la description que nous fait Flavius Josèphe (*Guerre des Juifs*, I, 411–415). Malgré sa longueur, le texte mérite d’être cité en entier⁴.

³ I 408-410: Κατιδὼν δὲ κὰν τοῖς παραλίοις πόλιν ἤδη μὲν κάμνουσαν, Στράτωνος ἐκαλεῖτο πύργος, διὰ δὲ εὐφύιαν τοῦ χωρίου δέξασθαι δυναμένην τὸ φιλότιμον αὐτοῦ, πᾶσαν ἀνέκτισεν λευκῷ λίθῳ καὶ λαμπροτάτοις ἐκόσμησεν βασιλείοις, ἐν ἧ μάλιστα τὸ φύσει μεγαλόνοον ἐπεδείξατο. μεταξύ γὰρ Δώρων καὶ Ἰόπης, ὧν ἡ πόλις μέση κεῖται, πᾶσαν εἶναι συμβέβηκεν τὴν παράλιον ἀλίμενον, ὡς πάντα τὸν τὴν Φοινίκην ἐπ’ Αἰγύπτου παραπλέοντα σαλεύειν ἐν πελάγει διὰ τὴν ἐκ λιβὸς ἀπειλήν, ἧ καὶ μετρίως ἐπαυρίζοντι τηλικούτον ἐπεγείρεται κῶμα πρὸς ταῖς πέτραις, ὥστε τὴν ὑποστροφὴν τοῦ κύματος ἐπὶ πλείστον ἐξαργυροῦν τὴν θάλασσαν. Ἄλλ’ ὁ βασιλεὺς τοῖς ἀναλώμασιν καὶ τῇ φιλοτιμίᾳ νικήσας τὴν φύσιν μείζονα μὲν τοῦ Πειραιῶς λιμένα κατεσκεύασεν, ἐν δὲ τοῖς μυχοῖς αὐτοῦ βαθεῖς ὄρμους ἐτέρους.

“Ayant remarqué sur la côte une ville alors en pleine décadence – elle s’appelait Tour de Straton – mais qui, en raison de son emplacement favorable, était bien faite pour bénéficier de ses largesses, il la reconstruisit entièrement en pierre blanche (πᾶσαν ἀνέκτισεν λευκῷ λίθῳ) et l’orna de palais magnifiques (καὶ λαμπροτάτοις ἐκόσμησεν βασιλείοις) et c’est là plus que partout ailleurs qu’il déploya la grandeur de son génie. De Dôra à Joppé, dont cette ville est située à égale distance, la côte, en effet se trouvait dépourvue de port, si bien que tout voyageur qui suit la côte de Phénicie en direction de l’Egypte jetait l’ancre au large en raison de la menace du vent du Sud-Ouest; car même quand il souffla modérément, la houle se soulève à une telle hauteur contre les rochers que son reflux rend la mer mauvaise jusqu’à une grande distance. Mais le roi, à force de largesses et de magnificence, réussit à vaincre la nature: il construisit un port plus grand que le Pirée et dans ses renforcements encore d’autres mouillage” Trad. A. Pelletier, Budé, 1975).

⁴ I 411–415: Καθάπαν δ’ ἔχων ἀντιπράσσοντα τὸν τόπον ἐφιλονείκησεν πρὸς τὴν δυσχέρειαν, ὡς τὴν μὲν ὀχυρότητα τῆς δομήσεως δυσάλωτον εἶναι τῇ θαλάσσει, τὸ δὲ κάλλος ὡς ἐπὶ μηδενὶ δυσκόλῳ κεκοσμηθῆναι. Συμμετρησάμενος γὰρ ὅσον εἰρήκαμεν τῷ λιμένι μέγεθος καθίει λίθους ἐπ’ ὀργυῖας εἴκοσιν εἰς τὸ πέλαγος, ὧν ἦσαν οἱ

Plus de trois siècles séparent la fondation d'Alexandrie et celle de Césarée, et le goût du monumental et du splendide, chers aux Romains doit être pris en compte pour apprécier ce qui fut tradition et ce qui fut innovation. Mais il est tentant de retrouver à Césarée des traits d'Alexandrie.

Le goût du marbre était une constante des évergètes, soucieux de faire étalage de leur héritage grec. Si le terme de “pierre blanche” peut faire hésiter entre calcaire marmoréen et marbre, en revanche le terme *μάρμαρον*, ne laisse planer aucun doute. Flavius Josèphe emploie ce terme quand il évoque les deux places appelées chacune Hérodion, que fit construire Hérode à sa propre gloire (*Guerre des Juifs* I, 419–421). Il parle de la colline artificielle, en forme de mamelon, qu'il fit construire et embellir de tours rondes et de bâtiments luxueux, à soixante stades (10 km 656) de Jérusalem; il signale les revêtements qui ornaient les murs à l'extérieur, et indique l'escalier de deux cents marches d'un marbre très blanc (*λευκοτάτης μαρμάρου*) qu'il fit construire pour ménager l'accès au palais.

Enumérant les constructions qu'il offrit aux villes étrangères, Flavius Josèphe (*Guerre des Juifs* I, 422–425) rappelle qu'Hérode, à Antioche de Syrie, fit revêtir en marbre poli (*ξεστῆ μαρμάρω*) une avenue de vingt-stades (3 km 552). André Pelletier commente: “Pour ce faire une idée de cette avenue d'environ 3 km 500 il faut imaginer, à Paris par exemple, une rue de Rivoli dallée de marbre et couverte, de la Concorde aux abords de la Bastille”.

La visite du fort Quaitbay, que nous n'avions jamais pu inspecter quand nous étions fonctionnaire en Egypte, nous a permis d'étudier de près les blocs de calcaire, d'appareillage isodome (c'est à dire exigeant une hauteur à peu près constante des assises et une taille régulière des joints verticaux) qui constituent les murs du fort. Comme l'écrivit R. Martin, (*L'urbanisme dans la Grèce antique*, Paris, 1956, 201): “Les murailles du Pirée et d'Athènes sont traitées dans cet appareillage isodome en *pôros*; on

πλεῖστοι μήκος ποδῶν πεντήκοντα, βάθος ἑννέα, εὖρος δέκα, τινὲς δὲ καὶ μείζους. Ἐπεὶ δὲ ἀνεπληρώθη τὸ ὕψαλον, οὕτως ἤδη τὸ ὑπὲρ ἑχόν τοῦ πελάγους τεῖχος ἐπὶ διακοσίους πόδας ἠϋρύνετο· ὧν οἱ μὲν ἑκατὸν προδεδομένοντο πρὸς τὴν ἀνακοπὴν τοῦ κύματος, προκυμῖα γοῦν ἐκλήθη, τὸ δὲ λοιπὸν ὑπόκειται τῷ περιθέοντι λιθίνῳ τεῖχει. Τοῦτο δὲ πύργους τε διείληπται μεγίστοις, ὧν ὁ προῦχων καὶ περικαλλέστατος ἀπὸ τοῦ Καίσαρος προγόνου Δρούσιον κέκληται. Ψαλίδες τε πυκναὶ πρὸς καταγωγὴν τῶν ἐνορμιζομένων καὶ τὸ πρὸ αὐτῶν πᾶν κύκλῳ νάγμα τοῖς ἀποβαίνουσιν πλατὺς περιπάτος. Ὁ δ' εἰσπλους βόρειος, αἰθριώτατος γὰρ ἀνέμων τῷ τόπῳ βορέας, καὶ ἐπὶ τοῦ στόματος κολοσσοὶ τρεῖς ἑκατέρωθεν ὑπεστηριγμένοι κίσιν, ὧν τοὺς μὲν ἐκ λαϊᾶς χειρὸς εἰσπλεόντων πύργος ναστὸς ἀνέχει, τοὺς δὲ ἐκ δεξιῶν δύο ὀρθοὶ λίθοι συνεζευγμένοι τοῦ κατὰ θάτερον χεῖλος πύργου μείζονες. Προσεχεῖς δ' οἰκίαι τῷ λιμένι λευκοῦ καὶ αὐταὶ λίθου, καὶ κατατείνοντες ἐπ' αὐτὸν οἱ στενωποὶ τοῦ ἄστεος πρὸς ἓν διάστημα μεμετρημένοι. Καὶ τοῦ στόματος ἀντικρὺ νὰς Καίσαρος ἐπὶ γηλόφου κάλλει καὶ μεγέθει διάφορος· ἐν δ' αὐτῷ κολοσσὸς Καίσαρος οὐκ ἀποδέων τοῦ Ὀλυμπίασιν Διός, ᾧ καὶ προσείκασται, Ῥώμης δὲ ἴσος Ἦρα τῆ κατ' Ἄργος. Ἀνέθηκεν δὲ τῇ μὲν ἑπαρχίᾳ τὴν πόλιν, τοῖς ταύτῃ δὲ πλοῖζομένοις τὸν λιμένα, Καίσαρι δὲ τὴν τιμὴν τοῦ κτίσματος· Καισάρειαν γοῦν ὠνόμασεν αὐτήν. Τὰ δὲ μὴν λοιπὰ τῶν ἔργων, ἀμφιτέατρον καὶ ἀγοράς, ἄξια τῆς προσηγορίας ἐνιδρύσατο.

“Se heurtant partout à l'hostilité du terrain, il défia la difficulté, en faisant que la solidité de la construction fût à l'épreuve des attaques de la mer, et que, pour la beauté, elle fût parée comme s'il n'y avait eu aucun obstacle. Comme il s'était fixé pour les dimensions de ce port le terme de comparaison que nous venons d'indiquer, il fit immerger en pleines eaux, jusqu'à une profondeur de vingt brasses (35 m 76) des blocs de pierre dont la plupart mesuraient cinquante pieds (13 m 80) de long, neuf de haut (2 m 64) et dix de large (2 m 96) et parfois davantage. Le fond une fois comblé, le môle au-dessus du niveau de la mer présentait une largeur de deux cents pieds (59 m 20), dont cent en avancée contre l'assaut des lames, d'où son nom de “brise-lame” (*προκυμῖα*), et le reste sous-jacent au parapet de pierre qui courait tout autour du port. Ce môle était jalonné de très hautes tours, dont la plus avancée et la plus magnifique fut appelée Drusion d'après le nom du beau-fils de César. Il y avait une foule de chambres voûtées où puissent s'abriter ceux qui venaient de mettre à l'ancre; le terre-plein circulaire qui courait devant ces chambres formait un large promenoir pour qui débarquait. L'entrée du port était au Nord, car dans cette région c'est le vent du Nord qui est le plus calme; au goulet, sur chaque côté, trois colosses adossés à des colonnes: ceux de gauche quand on entre sont supportés par une tour massive et ceux de droite par deux blocs de pierre dressés et reliés entre eux, dont la hauteur dépasse celle de la tour qui s'élève sur l'autre bord. Les résidences voisines du port sont, elles aussi, de pierre blanche (*λευκοῦ καὶ αὐταὶ λίθου*); les artères de la ville convergent vers le port et sont tracées à intervalles égaux les unes des autres. En face du goulet, sur une éminence, un temple de César, remarquable par sa beauté et ses dimensions, avec à l'intérieur une statue de César plus grande que nature, qui ne le cède à celle du Zeus d'Olympie dont elle est inspirée et une statue de Rome, semblable à celle d'Héra à Argos. Hérode dédia la ville à la province romaine, le port à ceux qui naviguent dans ces parages et à César la gloire de cette fondation, que de ce fait il appela Césarée. Quant au reste des édifices, amphithéâtre, théâtre, places publiques, il les fit construire dignes de ce nom”.

notera que le débitage des blocs de pôtros présente d’emblée un parement régulier. Thasos, dès le début du Ve siècle, Milet un peu plus tard, Priène au IVe siècle, possèdent des enceintes de marbre en appareil isodome et pseudo-isodome d’une très belle régularité et d’une magnifique structure”. Que ce genre d’appareillage soit adopté dans les murs du fort Quaïtbay nous inciterait à penser que le fort a été construit en remployant les blocs du Phare. La perfection du grain de la pierre, la régularité de la taille et des joints peuvent nous faire penser qu’en parlant de “pierre blanche” Strabon a pu se méprendre sur la qualité de la pierre. En Egypte, certains calcaires sont plus beaux que du marbre.

En tous cas une hypothèse reste à démontrer, c’est que les parois du Phare ne portaient pas de revêtements extérieurs de marbre. Un revêtement de marbre aurait favorisé la procédure utilisée par Sostratos, utilisant un enduit blanc pour inscrire les noms des souverains. L’hypothèse d’un revêtement de marbre n’est nullement infirmée par le fait qu’on n’a pas retrouvé de marbre dans l’endroit supposé de l’effondrement du Phare. Les ruines du Phare ont pu servir de carrière de marbre, ce qui expliquerait l’abondance de ce matériau dans les constructions funéraires des cimetières d’Alexandrie, et dans les documents non funéraires conservés. Paradoxalement l’absence de marbre dans les explorations sous-marines renforce la possibilité de tels revêtements. Plutôt que de multiplier les plongées médiatiques dans un endroit où il y a fort peu de chance de retrouver le Phare, il conviendrait, ce qui est moins spectaculaire, de visiter les cimetières antiques.

Sans doute ne faut-il pas oublier que le niveau de la mer Méditerranée s’est élevé d’au moins deux mètres depuis l’antiquité, ce qui rendait plus accessible les vestiges engloutis. Surtout ne parlons pas de “merveilles” ni de “trésors”, car la grossièreté de facture des pièces retrouvées n’incitent pas à ces descriptions dithyrambiques. La description lyrique des courageux défenseurs de l’antique luttant contre les ravageurs modernes, des chevaliers de l’eau polluée contre les chercheurs en bibliothèque, des poissons fureteurs succédant aux trop fameux avions renifleurs, ne font pas avancer la science, mais la discrédite. S’il est vrai que les Ptolémées ont voulu marquer leur appartenance à la civilisation pharaonique en allant chercher dans les sites antiques des monuments dignes d’embellir la nouvelle ville, soyons sûrs qu’ils n’ont pas choisi les horreurs monumentales suspendues à des filins ou promenées sur des camions. Et si ces masses le plus souvent informes n’avaient été que du ballast pour servir de brise-lame? Ce n’est pas parce que trois énormes pierres portent les cartouches de Séthi Ier, de Thoumosis III ou de Ramsès II, qu’il faille les considérer comme des merveilles de l’art pharaonique. A une époque où l’on ne pouvait couler du béton, il était tentant d’aller chercher dans des sites éloignés comme Héliopolis ou sur d’autres sites accessibles grâce au Nil, des môles naturels. Les Ptolémées appartenaient à une civilisation trop raffinée pour aller choisir les oeuvres les moins représentatives de la statuaire pharaonique si parfaite le plus souvent.

Mais ces élucubrations romantiques sont moins choquantes que ce qu’on a présenté comme le profil du Phare. Là, il faut crier “holà” ou “halte-là”!

II. Quel était le profil du Phare d’Alexandrie?

Les brochures sus-mentionnées présentent l’une à la fois à la page 83 et en quatrième de couverture, l’autre, plus discrète, seulement à la page 83 de cet *enkomion* en l’honneur du nouvel Einstein du nouveau Schliemann et du nouveau Le Corbusier (les trois ne faisant qu’un) “la reconstitution en trois dimensions (3D porte le texte pour faire plus technique) du Phare d’Alexandrie, réalisée par la société de production Gédéon d’après l’ancien plan de Hermann Thiersch.” On prévient que “Sur ce dessin les deux statues colossales de Ptolémée (lequel?) et d’une reine ptolémaïque (sous forme d’Isis Pharia) ont été ajoutées au plan de Thiersch. Dans l’état actuel des recherches (??), il semblerait que la rampe et la porte ne se trouvent pas sur le côté Est mais Ouest du port”. Que n’a-t-on donné ces précisions dans l’interview télévisée sur France III, où le responsable de ces commentaires ne se posait pas en victime des médias, mais en héros de la recherche et en exemple pour la jeunesse! La reconstitution fantaisiste de H. Thiersch n’était pas sans mérite, à l’époque où elle a été conçue: elle avait le moyen et sans doute le

dessein de faire rêver. Mais quand on se pique de recherches scientifiques, il est navrant de s'en tenir là, et surtout d'ajouter des statues qui n'ont rien à voir avec le Phare (à moins qu'on nous démontre le contraire).

Si l'on s'ébattait moins dans l'eau et davantage dans les bibliothèques, on trouverait des textes qui nous donnent une idée de l'aspect du Phare, par comparaison avec d'autres tours du même genre. Strabon, *Géographie* III, 1, 9 fait une réflexion, à propos de la Tour de Caepio, située au large d'Ebura, au Nord de Gadeira (Gadès, Cadix) qui nous donne une indication sur le Phare d'Alexandrie. Il écrit en effet: Καὶ ὁ τοῦ Καπίωνος πύργος ἴδρυται ἐπὶ πέτρας ἀμφικλύστου, θαυμαστῶς κατασκευασμένος, ὡσπερ ὁ Φάρος, τῆς τῶν πλοῖζομένων σωτηρίας χάριν, c'est à dire: "La Tour de Caepio aussi est construite sur un rocher battu des flots, ouvrage admirable qui, pareil au Phare, a été conçu pour la sauvegarde des navigateurs." Il emploie les mêmes expressions que pour décrire le Phare. Il ne nous indique pas en quel matériau était bâti le phare de Caepio, alors qu'il précisait que le Phare d'Alexandrie était "en pierre blanche". F. Lasserre, traducteur de ce texte (éd. Budé) précise que ce phare fut "construit en 108, après la guerre de Lusitanie, par Q. Servilius Caepio, sur l'îlot de Salmedina, visible aujourd'hui seulement à marée basse." Il explique, à la suite du passage cité: "Comme les alluvions déposés par le fleuve (le Bétis, c'est à dire l'actuel Guadalquivir) provoquent la création de hauts-fonds et que la mer devant son embouchure, est semée de récifs, il fallait un signal bien visible. Après cette tour se trouve l'embouchure par laquelle on remonte le Bétis, la ville d'Ebura et le temple de la déesse Phosphoros, dite *Lux Dubia*, puis les passes donnant accès à deux nouveaux étiers" (*rias* en espagnol).

Flavius Josèphe, décrivant la tour de Césarée (*Guerre des Juifs*, I, 408–410, cf. *supra*) nous fournit un autre parallèle. La coupe de la jetée de Césarée, que donne A. Pelletier, est éclairante sur la superposition des blocs de fondation et des pierres de construction (*Guerre des Juifs*, livre I, planche). Le même auteur, dans *La guerre des Juifs*, V, 166–169, décrivant les tours des remparts de Jérusalem, compare la seconde tour, portant le nom du frère d'Hérode, Phasaël, au Phare d'Alexandrie: Par là, de nouveau il nous donne une idée de ce que le Phare pouvait avoir été. Nous donnons ici le texte et la traduction d'André Pelletier:

Ὁ δὲ δεῦτερος πύργος, ὃν ὠνόμασεν ἀπὸ τᾶδελφοῦ Φασάηλον, τὸ μὲν πλάτος καὶ τὸ μῆκος ἴσον εἶχεν, τεσσαράκοντα πηγῶν ἕκαστον, ἐπὶ τεσσαράκοντα δ' αὐτοῦ τὸ ναστὸν ἦν ὕψος. Ἐπάνω δὲ αὐτοῦ περιήει στοὰ δεκάπηγος τὸ ὕψος θωρακίοις τε καὶ προβόλοις σκεπομένη. Μέσην δὲ ὑπερφοδόμητο τὴν στοὰν πύργος ἕτερος, εἷς τε οἴκους πολυτελεῖς καὶ δὴ καὶ βαλανεῖον διηρημένος, ὡς μηδὲν ἐνδέοι τῷ πύργῳ βασιλείον δοκεῖν. Τὰ δ' ἄκρα τοῖς προμαχώσι καὶ ταῖς τύρσεσιν † ἢ περιαιτοῦ † κεκόσμητο. Πηγῶν δ' ἦν τὸ πᾶν ὕψος ὡς ἐνενήκοντα, καὶ τὸ μὲν σχῆμα παρεῶκει τῷ κατὰ τὴν Φάρον ἐκπυρσεύοντι τοῖς ἐπὶ Ἀλεξανδρείας πλέουσι, τῇ περιοχῇ δὲ πολὺ μείζων ἦν· τηνικαῦτά γε μὴν τυραννεῖον ἀπεδείχθη τοῦ Σίμωνος.

"La seconde tour, qu'il appela du nom de son frère, Phasaël, était aussi longue que large, quarante coudées dans chaque dimension, et aussi quarante coudées pour la hauteur de la partie massive. Au-dessus, courait un portique de dix coudées de haut, protégé par des parapets et des saillants. A mi-longueur de ce portique s'élevait une autre tour comprenant de somptueux appartements et jusqu'à des bains, si bien que rien ne manquait à cette tour de ce qui pût lui donner l'aspect d'un palais. Le sommet était orné de parapets et de tourelles. La hauteur totale était d'environ quatre-vingt-dix coudées. Sa silhouette ressemblait à celle de la tour de l'île de Pharos, dont les feux éclairent les navigateurs cinglant vers Alexandrie, mais son périmètre était beaucoup plus grand. A l'époque dont nous parlons elle était devenue le siège de la tyrannie de Simon."

Notons que 44 coudées = 17 m, 76; 10 coudées = 4 m, 44; 90 coudées = 39 m, 90.

L'évocation d'un phare à base carrée et superposant des étages de cette forme allant en diminuant se trouve chez un auteur qui vécut sans doute de 175 p.C. à 245 p.C. On doit en effet à Hérodien une *Histoire des empereurs romains*, de Marc-Aurèle à Gordien III, 180–238 p.C. Cet historien des Sévères nous a laissé, dans ce livre, la description la plus détaillée que nous ayons du cérémonial de l'apothéose des empereurs. Voici, pour la partie du texte qui nous intéresse, le texte reproduit par A. Pelletier dans

son édition de Philon d’Alexandrie, *Legatio ad Caium*, § 98, p. 388 et la traduction de Denis Roques, dans “La roue à livres, Belles-lettres, 1990, *Hérodien*, p.113. La référence à Hérodien est: livre IV, ch. 2.

Hérodien vient de raconter comment, après les obsèques de l’empereur on expose une effigie du défunt, qui évoque un malade. Durant sept jours, les membres du Sénat, vêtus de noir, et leurs épouses et filles, vêtues de blanc et sans parure, veillent sur cette effigie. Quand les médecins ont déclaré que la mort de cette statue de cire était survenue, de jeunes sénateurs transportent le lit d’apparat au Champ de Mars. L’effigie doit être brûlée dans une tour carrée, construite toute en bois, comportant quatre étages:

Μετὰ δὲ τοῦτο βασιτάσαντες τὴν κλίνην φέρουσιν ἕξω τῆς πόλεως ἐς τὸ καλούμενον Ἄρεος πεδῖον, ἔνθα κατεσκευάσται ἐν τῷ πλατυτάτῳ τοῦ πεδίου τόπῳ τετράγωνόν τι [καὶ] ἰσόπλευρον, ἄλλης μὲν ὕλης οὐδεμιᾶς μετέχον, ἐκ μόνης δὲ συμπήξεως ξύλων μεγίστων ἐς σχῆμα οἰκῆματος. Πᾶν δὲ ἐκεῖνο ἔνδοθεν μὲν φρυγάνων πεπλήρωται, ἕξωθεν δὲ χρυσοῦφέσι στρωμαῖς ἑλεφαντίνους τε ἀγάλμασι γραφαῖς τε ποικίλαις κεκόσμηται. Ἐπ’ ἐκεῖνον δὲ ἕτερον, σχῆματι μὲν καὶ κόσμῳ παρα-πλήσιον, μικρότερον <δ’> ἐπίκειται, πυλίδας ἔχον καὶ θύρας ἀνεωγνίας. Τρίτον τε καὶ τέταρτον, ἀεὶ τοῦ ὑποκειμένου μείον, ἐς τελευταῖον βραχύτατον περατοῦται. Ἀπεικάσαι τις ἂν τὸ σχῆμα τοῦ κατασκευάσματος φρυκτωρίοις, ἃ τοῖς λιμέσιν ἐπικείμενα νύκτωρ διὰ τοῦ πυρὸς ἐς ἀσφαλεῖς καταγωγὰς τὰς ναῦς χειραγωγεῖ· φάρους δὲ αὐτὰ οἱ πολλοὶ καλοῦσιν.

Ce qui signifie: “Sur ce, on emporte le lit et on le conduit en dehors de la ville jusqu’à ce qu’on appelle le Champ de Mars. Là, dans la partie la plus large de ce dernier, on a construit un édifice carré, en forme d’habitation, fait uniquement d’un assemblage de très grandes poutres, à l’exclusion de toute autre matière. L’intérieur en est rempli de bois combustible, l’extérieur, orné de draps brodés d’or, de statues d’ivoire et de peintures variées. Sur cet édifice s’en élève un second – de forme et d’ornementation semblables, mais plus petit, avec des fenêtres et des portes ouvertes – puis un troisième et un quatrième, de dimensions toujours inférieures à celles de l’étage précédent. L’ensemble se termine par une toute petite structure. On pourrait comparer la forme générale de cette construction à celle des tours lumineuses qui, en bordure des ports, fournissent aux navires, la nuit, grâce à leurs feux, un moyen de gagner des retraites sûres, et qu’on appelle des phares.”

Toute une cérémonie riche de sens se développe, après que l’effigie a été montée au deuxième étage: procession des donateurs, cavalcade autour de l’édifice, course de chars dont les conducteurs portent des masques représentant tous les généraux et empereurs célèbres. Puis le nouvel empereur met le feu à l’édifice. “De la dernière structure, la plus petite, dit encore Hérodien, prend son essor, comme des créneaux d’une tour, un aigle qui monte dans les airs avec les flammes et dont les Romains croient qu’il emporte de la terre au ciel l’âme de l’empereur”.

Le soin que l’on met à imiter les jeux funèbres à la grecque ne laisse aucun doute sur la symbolique de l’édifice: il est à l’image du prototype même de tous les phares, celui d’Alexandrie, tant il était vrai qu’un empereur romain ne pouvait être incinéré que dans la merveille construite par les rois Ptolémées dans la ville d’Alexandre le Grand.

Ce rapprochement nous amène à conclure que la forme que Thiersch avait prêtée au Phare était une pure fantaisie. Mais il rest encore à savoir pourquoi, sur les monnaies notamment, le Phare a une forme cylindrique?

Conclusion

Ces quelques réflexions de bon sens ne prétendent pas apporter une solution définitive ni au problème de la silhouette du Phare ni à celui du matériau dont il était fait. Nous avons seulement cherché à montrer la complexité de ces questions et la nécessité de mettre en rapport les découvertes archéologiques et les textes anciens. Nous visons surtout à mettre en garde contre les affirmations péremptoires nées de cette archéologie médiatique qui oublie que la modestie et le doute méthodique sont les conditions premières de la science. Publicité n’est point publication et le petit écran peut engendrer de grosses

bêtises, s'il n'est point contrôlé par des spécialistes des disciplines concernées. Ni le fantastique, ni le farfelu n'ont une place dans l'information scientifique. Les titres universitaires ne suffisent pas pour imposer des certitudes. C'est pourquoi, sans nier les mérites aquatiques des hommes-grenouilles d'occasion folâtrant avec Protée, le vieux de la mer, dans les eaux du fort Quaitbay, nous préférons le silence, le sérieux des fouilleurs de profession de l'Institut Européen d'Archéologie Sous-Marine. Avec une équipe et des moyens scientifiques qui ont fait leurs preuves, ils explorent les eaux du Grand Port et la zone des Palais, en collaboration avec les autorités compétentes égyptiennes. Les relevés exemplaires qu'ils ont réalisés, et qu'ils ne dissimulent pas, ne relèvent ni de l'extrapolation ni de l'affirmation sans preuve. Leurs résultats ont déjà profondément modifié notre connaissance du Grand Port, c'est à dire du port oriental. Nous attendons beaucoup de la poursuite des ces fouilles sous-marines et de leur extension dans la baie d'Aboukir. Ces recherches menées sans tapage excluent le trompe-l'oeil, le tape-à-l'oeil et les clins d'oeil aux vendeurs d'images.

Paris

André Bernard